



HAL
open science

L'indo-européen n'est pas un mythe

Thomas Pellard, Laurent Sagart, Guillaume Jacques

► **To cite this version:**

Thomas Pellard, Laurent Sagart, Guillaume Jacques. L'indo-européen n'est pas un mythe. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 2018, 113 (1), pp.79–102. 10.2143/BSL.113.1.3285465 . hal-01871582

HAL Id: hal-01871582

<https://hal.science/hal-01871582>

Submitted on 14 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution| 4.0 International License

L'indo-européen n'est pas un mythe

Thomas PELLARD & Laurent SAGART & Guillaume JACQUES
CRLAO, CNRS–EHES–INALCO

Résumé

Le livre à succès de l'archéologue Jean-Paul Demoule *Mais où sont passés les Indo-Européens ?* (Seuil, 2014) met en doute l'existence d'une langue ancestrale à la famille indo-européenne sur la base de critiques portées à la linguistique indo-européenne et à la linguistique historique en général. Nous montrons ici que ces critiques reposent sur une documentation biaisée, et qu'elles comportent de nombreuses erreurs et contresens, dont nous présentons une sélection. Nous examinons les alternatives potentielles à l'idée d'une langue ancestrale : pidginisation, créolisation, interactions dans le cadre d'une *Sprachbund*, formation de langues mixtes par contact mutuel prolongé, et montrons que toutes échouent à rendre compte des flexions verbales, nominales et pronominales communes aux diverses branches de la famille. Enfin, nous rejetons l'équation entre la linguistique indo-européenne et les idéologies racistes. Nous réaffirmons, s'il en était besoin, le caractère scientifique et non idéologique de la linguistique historique indo-européenne.

1 La remise en question des études indo-européennes

Les études indo-européennes sur la linguistique, la mythologie, la poétique et l'archéologie, prospèrent peu en France à l'heure actuelle. Cette situation contraste avec celle d'autres pays où ces études fleurissent et s'épanouissent, mais aussi avec la longue tradition française d'excellence dans ce domaine qui prévalait naguère grâce à Meillet, Benveniste, Dumézil et bien d'autres. Cela est dû pour partie bien sûr au déclin des humanités classiques, mais, peut-être, également à une remise en question de l'objet même de ces études en France. Ainsi l'ouvrage de l'archéologue Jean-Paul Demoule (2014), *Mais où sont passés les Indo-Européens ?*, prétend déconstruire les études indo-européennes, en reprenant l'idée répétée par son auteur depuis les années 1980 (Demoule 1980 ; 1991 ; 1992 ; 1998 ; 1999) jusqu'à aujourd'hui (Demoule 2016 ; 2018a,b) selon laquelle l'hypothèse traditionnelle et largement validée de l'existence d'une langue et d'un peuple indo-européens sont un mythe reposant sur une idéologie raciste qui a mené aux horreurs du nazisme.

Il s'agit en effet d'un livre à charge, qui semble parfois plus idéologique et polémique que scientifique.¹ L'évocation récurrente du racisme, du nazisme et de l'extrême-droite juxtaposée à celle de la grammaire comparée et des études indo-européennes dans leur ensemble tend à créer par glissement et amalgame une fausse association dans l'esprit du lecteur, qui peut en tirer l'impression que la recherche de parentés de langues et l'idée même d'indo-européen sont

1. Voir à ce sujet Eribon (1992 : 50–51), qui remarquait déjà que «[p]our triompher de l'hypothèse indo-européenne, Demoule essaie de la discréditer politiquement », qu'« il ne cesse de faire jouer le soupçon politique pour renforcer ses arguments » dans « un exemple caricatural de politisation d'une controverse théorique, une tentative pour jeter le discrédit ».

disqualifiées car suspectes idéologiquement, qu'il s'agit de dangereux mythes racistes pseudo-scientifiques. C'est ce qui ressort des articles de presse consacrés à l'ouvrage, et de leur florilège de « fantômes racistes » (Ulmi 2015), « mythe dangereux » (Jeanneney 2015), « sent le soufre » (Blouet 2016), etc. Si l'auteur se défend d'avoir voulu discréditer les études indo-européennes en les associant automatiquement au nazisme, on aurait préféré que l'auteur reconnût que le nazisme récupéra en la travestissant l'idée de l'indo-européen, dont il produisit des dérives déformantes sans en être l'aboutissement, comme l'eugénisme fut une dérive de la théorie de l'évolution qui ne remet nullement en cause celle-ci. On note en outre que Demoule (1999) n'hésitait pas à affirmer que « le modèle indo-européen n'est pas neutre, et le nazisme, comme l'extrême droite en général, en sont le débouché naturel ». On peut craindre qu'il soit désormais difficile de rectifier le malentendu.

L'ouvrage de Demoule (2014) a connu un certain écho et succès auprès du grand public. En témoignent le prix Roger Caillois de l'essai et le prix Eugène Colas de l'Académie française qu'il a reçus, et sa réédition en livre de poche (éd. Point, coll. « Histoire » n° 525, 2017), sans compter les nombreux entretiens et recensions dans la presse grand public, le plus souvent très élogieux.² On constate l'absence de réaction à ces vues, pourtant développées depuis les années 1980, de la plupart des archéologues et des linguistes, les deux disciplines principalement concernées. À l'exception du compte-rendu très négatif de Garnier (2015), presque aucun linguiste n'a en effet discuté les arguments formulés par Demoule. Pourtant, ceux-ci reposent sur de nombreuses erreurs et contre-sens, en particulier dans le domaine de la linguistique. On aurait pu excuser des imprécisions mineures, concédant que Demoule est archéologue et non linguiste, s'il s'agissait de détails sans incidence, mais la question linguistique occupe une place centrale dans son argumentaire, et il est impossible de passer sous silence la gravité de ces erreurs.

En tant que linguistes spécialistes avant tout de langues non indo-européennes, nous n'avons aucun intérêt professionnel direct dans les problèmes politiques et idéologiques qui préoccupent Demoule (2014). Il nous est indifférent de savoir si les Indo-Européens étaient blancs ou noirs, grands ou petits, guerriers nomades ou agriculteurs sédentaires, s'ils étaient un groupe ethniquement homogène ou diversifié, ou encore s'ils venaient des steppes pontiques, d'Anatolie ou d'ailleurs. Nous rejetons le travail de Demoule (2014) avant tout sur la base de ses graves erreurs concernant la linguistique, qui nous amènent à remettre en question l'ensemble de ses hypothèses et son interprétation des données des autres domaines également. Il nous importe en fin de compte peu de savoir si les Indo-Européens ont existé et si les langues indo-européennes forment véritablement une famille de langues ayant divergé d'un ancêtre commun. Si nous en sommes convaincus, ce n'est pas en raison de préjugés culturels ou idéologiques, mais par l'examen objectif des faits. L'hypothèse indo-européenne est la seule capable d'expliquer l'ensemble des faits de manière plausible et cohérente. Il nous semble donc important de prendre part au débat qui s'est élargi au grand public, de réaffirmer le caractère scientifique et non idéologique des études indo-européennes, et de montrer en quoi les vues de Demoule sur le sujet sont erronées et ne suffisent pas à remettre en question les hypothèses bien établies. Nous le ferons en présentant une sélection de points particulièrement problématiques parmi les nombreuses erreurs

2. Voir par exemple Droit (2014).

dans l'ouvrage de Demoule (2014) concernant la linguistique, les statistiques, l'historiographie et l'archéologie.³

2 Une seule racine commune en indo-européen ?

Demoule avance à plusieurs reprises l'argument suivant pour jeter le doute sur la réalité de la famille de langues indo-européennes : parmi les environ 1500 ou 2000 racines reconstruites en proto-indo-européen, une seule serait commune aux 14 branches de la famille (Demoule 2014 : 505, 513–515). Or, cet argument est doublement invalide puisqu'il s'appuie sur des données inexactes et qu'il est conceptuellement erroné.

Tout d'abord, Demoule (2014) s'appuie sur le travail de Bird (1982), qui inclut des langues attestées de manière fragmentaire, comme le phrygien et l'illyrien dont on ne connaît que peu de choses (Mallory & Adams 2006 : 36–37). Aucune surprise qu'on n'y retrouve donc que peu de racines indo-européennes. Il est donc impératif de se concentrer sur les 12 groupes de langues bien attestées (1. anatolien, 2. indo-aryen, 3. iranien, 4. grec, 5. italique, 6. celtique, 7. germanique, 8. arménien, 9. tokharien, 10. baltique, 11. slave, et 12. albanais), comme le font Mallory & Adams (2006 : 108, Tableau 7.1), pourtant cités par Demoule (2014), qui indiquent qu'il existe non pas une mais 16 racines communes à tous ces 12 sous-groupes. Si l'on met de plus de côté l'albanais, une langue attestée tardivement (xv^e s.) dont une grande partie du vocabulaire d'origine a été remplacée par des emprunts, et que l'on admet, comme la plupart des spécialistes, que les branches indo-aryenne et iranienne d'une part, et baltique et slave d'autre part forment en fait respectivement une branche indo-iranienne et une branche balto-slave, alors le nombre de racines attestées dans toutes les branches augmente de plusieurs dizaines.⁴ Et cela sans compter les marqueurs morphologiques, qui ne sont pas des racines, mais que l'on retrouve largement distribués dans l'ensemble des langues. Il convient également de rappeler qu'il y a bien plus de racines communes dans chaque paire de branches : 714 entre le grec et l'indo-aryen, 601 entre le grec et le

-
3. Cet avertissement préliminaire est librement inspiré de la critique de Bernal (1987–2006) par Jasanoff & Nussbaum (1996). À bien des égards Demoule (2014) ressemble à *Black Athena* de Bernal (1987–2006) : une certaine popularité dans les médias et le grand public malgré des désaccords fondamentaux avec les spécialistes et les hypothèses scientifiques largement admises, une posture morale cherchant à disqualifier des acquis scientifiques et leurs auteurs par des accusations de racisme, et souvent d'antisémitisme, alliée à un ton parfois s'approchant dangereusement du complotisme (les savants auraient plus ou moins sciemment caché la vérité), une rhétorique préférant évoquer de vagues alternatives possibles plutôt que de formuler des hypothèses précises et falsifiables, une présentation partielle de l'historiographie, des conceptions erronées et une documentation mal maîtrisée concernant la linguistique, une attaque contre le modèle arborescent, un appel inapproprié aux concepts de langue mixte et de *Sprachbund*, etc. Bien des différences séparent également les deux œuvres, mais on peut dans de nombreux cas formuler le même genre de critiques qui ont démontré la vanité de toute l'entreprise de *Black Athena*, et formuler les mêmes avertissements concernant les conséquences et dérives potentielles de ce genre d'œuvre engagée (Lefkowitz & Rogers 1996 ; Lefkowitz 2008).
4. Par ailleurs, en consultant rapidement quelques manuels et dictionnaires étymologiques modernes (Rix et al. 2001 ; Wodtko et al. 2008), on trouve facilement d'autres racines communes à toutes les neuf branches majeures en plus de celles citées par Mallory & Adams (2006). C'est le cas par exemple des racines « être » (**h₁es-*, Rix et al. 2001 : 241), « connaître » (**ǵneh₃-*, Rix et al. 2001 : 168), « tuer, frapper » (**g^{wh}en-*, Rix et al. 2001 : 218).

celte, 523 entre le celte et l'indo-aryen, 698 entre l'indo-aryen et le germanique, etc. (Bird 1982 : 119). Demoule se défend d'avoir voulu nier la parenté des langues indo-européennes, mais alors pourquoi recourt-il à des arguments qui tendent à minimiser la proximité des langues indo-européennes si ce n'est pour jeter le doute sur la réalité de leur parenté ? La parenté ne connaît pas de degré plus ou moins fort ou faible : des langues sont apparentées ou ne le sont pas. Et les langues indo-européennes le sont bel et bien.

En outre, l'argument du faible nombre de racines communes à un grand nombre de langues est mathématiquement erroné. En effet, toutes les langues au cours de leurs évolutions sont amenées à renouveler une partie de leur lexique et à perdre des racines, et les racines perdues ne sont pas les mêmes dans les différentes langues. Ce processus est donc globalement aléatoire, et, si l'on fait abstraction des embranchements de l'arbre en sous-groupes, la théorie des probabilités nous permet donc de calculer la probabilité R qu'une racine quelconque soit préservée dans n langues en faisant le produit des taux $r_1 \dots r_n$ de conservation des racines des n langues. L'espérance $E(R)$, c'est-à-dire le nombre de racines qu'on peut s'attendre retrouver dans n langues, s'obtient ici en multipliant R par 2044, le nombre total de racines dans Bird (1982). Par exemple, le germanique conservant 1377 racines ($r_1 = 1377/2044 \simeq 0.67$) et le grec 1235 ($r_2 = 1235/2044 \simeq 0.6$), on peut s'attendre à ce qu'environ 41% ($R = r_1 \times r_2 \simeq 0.41$), soit environ 832 ($E(R) = 2044 \times R$) racines indo-européennes se retrouvent dans ces deux langues, ce qui est du même ordre de grandeur que les 809 racines communes effectivement comptées par Bird (1982 : 119). Ajouter à ces deux langues le phrygien (81 racines) comme le ferait Demoule fait immédiatement chuter l'espérance à moins de 33 racines.

On peut illustrer (Figure 1) le nombre de racines communes attendu selon le nombre de langues comparées, calculé sur les données de Bird (1982)⁵ en classant les langues par ordre décroissant de leur taux de conservation. On constate qu'au-delà des sept langues les plus conservatrices, qui conservent pourtant toutes plus de 45% (920) des racines, on tombe à moins de 10 racines communes. Au-delà de la neuvième langue, on tombe à moins d'une racine. Le faible nombre de racines communes n'est pas une surprise, comme semble le croire Demoule (2014), mais bien au contraire, c'est exactement la situation qu'on peut prévoir avec des mathématiques élémentaires.⁶ Il est mathématiquement impossible de retrouver toutes ou même la majorité des racines

5. Les données de Bird (1982) sont basées sur le dictionnaire étymologique de Pokorny (1959–1969), qui est par de nombreux aspects obsolète, notamment en raison du peu de matériel anatolien et tokharien inclus. Toutefois, il n'existe pas de données quantitatives comparables à Bird (1982) s'appuyant sur des sources plus récentes, et nous nous contenterons de cette source, utilisée également par Demoule.

6. Dans une publication précédente, Demoule (1992 : 83) se servait déjà de l'argument fallacieux de la racine unique. À cela l'auteur ajoutait ce qui semble vouloir être un argument statistique : « Il n'y a encore qu'une trentaine de racines que l'on trouve dans au moins 11 groupes, et pas plus de 350 que l'on trouve dans au moins 8 groupes. Chiffre suffisant pour exclure le hasard, mais insuffisant pour crier à l'évidence. Les corrélations [*sic*] entre groupes linguistiques sur la base de ces occurrences communes restent modestes : elles ne dépassent jamais 0,7 et se situent le plus souvent entre 0,3 et 0,5, c'est à dire en deçà des valeurs admises normalement par les statisticiens pour parler de phénomènes nettement corrélés. » Dans ce passage, Demoule confond deux concepts statistiques élémentaires : la proportion et la corrélation. La corrélation est une relation entre deux variables numériques, or ici il n'y a qu'une seule variable, le nombre de racines partagées.

indo-européennes dans toutes les langues, ce qui ne remet donc nullement en question l'idée d'une langue originelle.

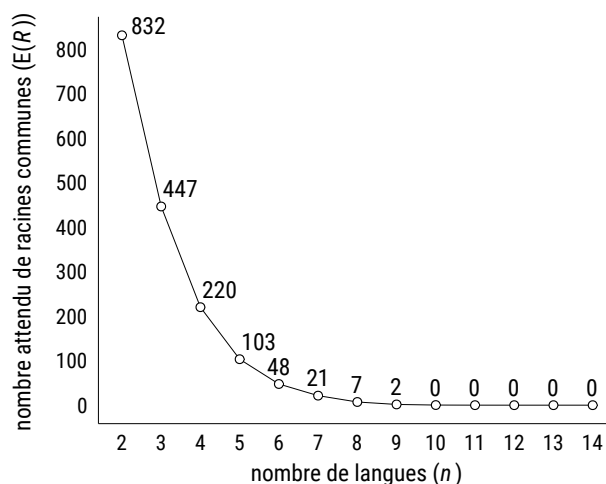


FIG. 1 : Nombre attendu de racines communes selon le nombre de langues en fonction du taux de conservation ($E(R) = 2044 \prod_{i=1}^n r_i$)

3 La reconstruction de l'indo-européen

Demoule (2014 : 510), en affirmant qu'«[i]l est facile de montrer, comme l'ont fait Jakobson ou Greenberg, que l'ensemble des phonèmes primordiaux ne correspond à aucune langue raisonnable, puisqu'on aboutit en général à une liste de cent vingt-cinq phonèmes, alors que la plupart des langues connues n'en ont guère plus de quelques dizaines », suggère que l'indo-européen est une vue de l'esprit puisque le système reconstruit serait totalement improbable du point de vue de ce que l'on sait de la typologie des langues du monde. La prise en compte de la typologie des langues dans la reconstruction est en effet importante, mais on le sait au moins depuis les néogrammairiens du XIX^e siècle, qui avaient déjà énoncé le principe uniformitaire selon lequel toutes les langues évoluent selon les mêmes principes de tous temps. Le problème ici est que Demoule produit un argument faux sur la base de citations mal interprétées. En effet, la première référence concerne une réflexion théorique générale sur le rôle de la typologie dans la reconstruction. Jakobson (1958) y critique l'hypothèse, qui n'a jamais été largement acceptée, d'une voyelle unique en indo-européen, et le détail du phonétisme reconstruit des consonnes aspirées. Nulle part l'indo-européen n'est remis en cause. Quant à la citation de Greenberg (1987 : 12), elle est complètement détournée, puisque celui-ci n'évoque pas l'indo-européen mais prend un cas *hypothétique* et rappelle l'importance de la typologie des langues pour s'assurer de la plausibilité des reconstructions.

La reconstruction classique de l'indo-européen ne comprend pas 125 phonèmes, comme le confirme la consultation des manuels courants (Fortson 2009 ; Meier-Brügger 2010), pourtant

cités par Demoule (2014). Le système classique comprend 25 consonnes (*p, *t, *k, *k', *kʷ, *b, *d, *g, *g', *gʷ, *bʰ, *dʰ, *gʰ, *gʰ', *gʷʰ, *s, *l, *r, *m, *n, *j, *w, *h₁, *h₂, *h₃) et 3 voyelles (*a, *e, *o), des nombres tout à fait banals tant pour les voyelles (Maddieson 2013a) que pour les consonnes (Maddieson 2013b). Soit un total de 28 phonèmes. La réalité est ainsi multipliée par quatre par Demoule. On est donc bien loin de 125 phonèmes, et ce sont les 97 manquants qui sont une vue de l'esprit de l'auteur.

La reconstruction de l'indo-européen est également attaquée en évoquant « le flou conféré par l'utilisation des laryngales, ces sons reconstitués et controversés » (Demoule 2014 : 515). On devine que Demoule suggère que les laryngales sont un artifice rendant les reconstructions irréfutables et capables de tout expliquer. Le problème des laryngales est en fait un détail technique de la reconstruction de l'indo-européen, qui n'affecte en rien le cœur du corpus étymologique des racines indo-européennes. La majorité des indo-européanistes sont aujourd'hui d'accord pour reconstruire trois laryngales (*h*₁, *h*₂, *h*₃) afin avant tout d'expliquer certaines irrégularités dans les conjugaisons et déclinaisons. Il ne s'agit pas de « jokers » introduits pour permettre de rapprocher plus de formes en ajoutant de la latitude dans les reconstructions. La théorie des laryngales a d'ailleurs été acceptée relativement tardivement, ce qui n'a pas empêché des générations d'indo-européanistes d'identifier des étymologies et de faire des avancées dans la reconstruction bien avant la découverte de la préservation partielle des laryngales dans les langues anatoliennes. Meillet (1903) utilisait ainsi un système sans laryngale, tout comme le dictionnaire étymologique de Pokorny (1959–1969), sur lequel s'appuie Bird (1982), qui est pourtant une des sources principales de Demoule pour critiquer la reconstruction.

De même l'argument sur « le fait que chaque racine admet plusieurs variantes » (Demoule 2014 : 515), asséné sans exemple, est totalement fallacieux. Il suffit de se rappeler les variations d'une même racine comme *œil* ~ *yeux*, ou bien *avoir* ~ *ont* ~ *aura* ~ *eu* ~ *ayant* en français, la relation étymologique entre *eau* (< *aquam*) et *évier* (< *aquarium*) qui remontent à la même racine latine *aqua*, ou encore les séries dérivées comme *prendre* ~ *comprendre* ~ *méprendre* ~ *surprendre* ~ *éprendre* ~ *entreprendre*, etc. Les racines sont des abstractions posées sur la base de mots, et les dérivations et flexions morphologiques de ces derniers font appel à des modifications de la racine : préfixation, suffixation, modification de la voyelle, etc. C'est l'effet des accidents de l'histoire si l'on trouve dans des langues apparentées parfois seulement des mots dérivés de la même racine mais par des procédés différents. Ainsi, si le latin *sōl* « soleil » est conservé en espagnol (*sol*), le français ne conserve qu'un dérivé diminutif *soleil* < **soliculus*.

D'une manière générale, Demoule (2014) émet des critiques très discutables envers la reconstruction de l'indo-européen. Ses remarques selon lesquelles « il n'y a pas d'accord définitif sur les méthodes de la reconstruction [...] [a]utrement dit, pour rendre compte de correspondances phonétiques dans les termes d'une langue originelle unique, il faut accommoder de force le regard. » (Demoule 2014 : 512), « les manuels [...] se contredisent, et souvent âprement » (Demoule 2014 : 508) et « [l]'intérêt [...] est, en termes d'histoire des sciences, qu'on puisse encore à une date très récente, malgré tant d'études et de "lois" remodeler aussi profondément et à n'importe quel moment un système aussi bien assis » (Demoule 2014 : 508) sont totalement injustifiées et trahissent une méconnaissance profonde du domaine. La méthode comparative est bien établie depuis longtemps, et il n'y a pas vraiment de débat sur la réalité des correspondances entre les

langues indo-européennes et sur le système reconstruit, hormis quelques étymologies ou des points de détail très précis pour lesquels le petit nombre d'exemples rend difficiles les généralisations. Les débats portent sur la meilleure façon d'expliquer les changements dans les langues, car reconstruire c'est proposer un modèle de l'état de langue originel qui aurait pu donner naissance aux différents états de langue des langues filles. Entrent en jeu plusieurs paramètres : plausibilité, simplicité et élégance du système originel et des changements proposés, capacité à expliquer de manière unifiée des phénomènes indépendants, etc. Dans le cas de l'indo-européen, il y a un large consensus et il n'y a pas lieu de se faire l'écho de théories passées minoritaires qui n'ont pas eu de postérité, comme celles multipliant outre mesure les laryngales. Il convient de ne pas confondre la science bien établie et la diversité d'hypothèses éphémères du passé.

On peut critiquer la plausibilité plus ou moins grande de certains aspects de l'indo-européen reconstruit, et c'est l'objet de débats constructifs parmi les linguistes.⁷ Mais il convient de ne pas caricaturer la discipline. Ce serait tomber dans la stratégie de l'homme de paille, un sophisme éculé.

4 Parenté, hasard et contact

Critiquant la méthode de la paléontologie linguistique, Demoule (2014 : 533) se demande par exemple « [p]ourquoi la racine **kuwon* [recte **kwón-*] pour le chien, l'animal domestiqué le plus anciennement, dès le x^e millénaire en Europe comme au Proche-Orient, n'est attestée ni dans les langues slaves, ni dans le hittite, ni en albanais ». Pourtant cet étymon est bel et bien attesté en hittite (*kuwan-* « homme-chien » ; Mallory & Adams 1997 : 168 ; 2006 : 138 ; Wodtko et al. 2008 : 436), et il s'agit même de l'une des racines les plus largement attestées (Mallory & Adams 2006 : 138). Concernant les langues slaves, les avis des spécialistes divergent, mais un cognat est en revanche bien attesté en baltique (lituanien *šuo*). Le mot albanais *qen* pour « chien » est un emprunt au latin *canis* (Orel 1998 : 356), ce qui montre que les indo-européanistes savent reconnaître les emprunts des mots hérités, et que leur tâche est justement de distinguer les deux.

Mais cet argument est de toute façon peu convaincant, puisqu'on ne peut rien déduire de l'absence de telle ou telle racine particulière dans une langue, qui peut être due au simple hasard. Par exemple, le français a perdu un bon nombre de racines latines pourtant attestées dans d'autres branches indo-européennes et dans d'autres langues romanes parfois, comme *cāligō* remplacé par *brume*, *oleō* par *sentir*, ou *uxor* par *femme*. Cela ne remet pas en cause le fait que ces racines existaient bel et bien en latin et que les langues romanes, malgré leurs divergences, descendent bien du latin. Ce qui peut être significatif, c'est l'absence de mots apparentés pour tout un champ lexical. Si la probabilité de perdre une racine quelconque comme « chien » est élevée, la probabilité de perdre tous les mots relatifs à un champ lexical est faible. L'absence d'un lexique indo-européen commun spécialisé de l'agriculture (Garnier et al. 2017) est donc remarquable. La paléontologie linguistique prend ici tout son sens.

Demoule (2014) s'interroge également sur le choix sélectif des mots et des langues par les

7. Voir Kümmel (2015) pour un bon exemple récent.

indo-européanistes, semblant insinuer que ces derniers retiennent uniquement les formes qu'ils veulent et ignorent à dessein les autres :⁸

Et si la racine **gwou* pour le bœuf est bien présente dans la plupart des langues indo-européennes, l'animal est également désigné par *gu* en sumérien, *ngu* ou *gu* en chinois, *kuos* en yakoute, *g'w* en égyptien ancien, et même *ko* au Soudan et *ngome* dans les langues bantoues. [...] On invoquera tantôt des emprunts, tantôt une origine commune ; dans tous les cas, ces faits, et d'autres, compliquent le modèle (Demoule 2014 : 533)

Pourquoi le grec *boûs* (βοῦς), le sanskrit *gáv-*, l'anglais *cow*, etc., et pas le sumérien ou le chinois, etc. ? La réponse est simple et fait appel au principe de base de la linguistique historique : la régularité des correspondances phonétiques. En effet, c'est parce que les correspondances entre les formes du mot « bœuf » dans les langues indo-européennes sont confirmées par de nombreux autres mots qu'on peut affirmer qu'il ne s'agit pas de ressemblances dues au hasard (Tableau 1). De telles correspondances récurrentes n'existent pas avec d'autres langues comme le chinois.

TAB. 1 : Correspondances phonétiques

| | sanskrit | grec | tokharien B | anglais | chinois médiéval |
|------------------|--------------|----------------------|-----------------------|-----------------|--------------------|
| | <i>g-</i> | <i>b-</i> (β-) | <i>k-</i> | <i>c-</i> ([k]) | ??? |
| « bœuf » | <i>gáv-</i> | <i>boûs</i> (βοῦς) | <i>ke_u</i> | <i>cow</i> | <i>ŋjuw</i> (牛) |
| « aller, venir » | <i>gam-</i> | <i>baínō</i> (βαίνω) | <i>käm-</i> | <i>come</i> | <i>loj</i> (來) |
| « lourd » | <i>gurú-</i> | <i>barús</i> (βαρύς) | <i>krā-mär</i> | — | <i>drjowŋX</i> (重) |

L'équation sanskrit *g-* = grec *b-* = tokharien *k-* = anglais *c-* ([k]) récurrente dans des séries d'exemples est une correspondance régulière, et c'est l'existence de telles correspondances qui permet de dire qu'il ne s'agit pas de coïncidences. La probabilité de ressemblances fortuites entre deux mots n'est pas négligeable, mais la probabilité de trouver la même correspondance dans plusieurs mots à travers plusieurs langues est elle bien plus faible. En revanche, il est impossible de trouver de pareilles lois de correspondance entre les langues indo-européennes et le sumérien, le chinois, les langues bantoues, etc. Ce sont ces lois qui permettent de rapprocher le sanskrit *gáv-* du grec *boûs* (βοῦς) plutôt que du sumérien ou du chinois, même si les formes de ces langues ressemblent plus à première vue à la forme sanskrite que la forme grecque. Les formes citées par Demoule (2014) ne peuvent donc pas être jusqu'à preuve du contraire rattachées aux formes indo-européennes, et l'on doit les considérer comme des ressemblances dues au hasard. Des mots du vocabulaire de base comme « aller, venir » ou « lourd » s'empruntent rarement, et il est peu plausible qu'ils aient été empruntés, qui plus est avec leurs conjugaisons et déclinaisons complexes,

8. On notera le peu de soin accordé par Demoule aux langues non indo-européennes. Le mot yakoute pour « bœuf » qu'il mentionne n'est pas identifiable (« bœuf » se dit *oyus*, « vache » *inax*, Afanas'ev & Xaritonov 1968). Les langues du continent africain sont encore moins bien traitées, puisque Demoule ne daigne même pas les nommer précisément.

entre langues indo-européennes. Comme « bœuf » suit les mêmes correspondances phonétiques que ces mots et présente une flexion partageant les mêmes irrégularités dans plusieurs langues, il est improbable qu'il s'agisse d'un emprunt.

On voit que [Demoule](#) se méprend sur la méthode comparative des indo-européanistes : elle est infiniment plus complexe que l'image simpliste qu'il en donne. Il s'agit de comparer minutieusement des formes afin d'identifier des régularités même là où les ressemblances ne sont pas évidentes, ainsi que d'exclure le hasard et les emprunts. Contrairement à l'insinuation de [Demoule](#), les indo-européanistes ne sélectionnent pas leurs comparaisons en fonction de leurs présupposés, mais en fonction de critères scientifiques et d'une méthode bien établie, avec pour objectif d'expliquer l'histoire des langues. On compare le sanskrit et le grec car leur comparaison permet de comprendre leur histoire, tandis que comparer le grec et le chinois ne mène globalement à rien et ne nous apprend rien sur l'histoire des langues concernées. La méthode dénigrée par [Demoule](#) n'est qu'un homme de paille qui n'a *aucun rapport* avec celle pratiquée par les linguistes comparatistes depuis le XIX^e siècle.

[Demoule](#) esquisse par ailleurs régulièrement la même critique du modèle classique de divergence des langues indo-européennes à partir d'un ancêtre commun et de sa représentation sous forme d'un diagramme arborescent, et se revendique de [Trubetzkoy \(1939\)](#), l'un des deux auteurs auquel son livre est dédié,⁹ pour critiquer la notion de proto-langue ([Demoule 2014](#) : 164–168). Or, l'article controversé de [Trubetzkoy](#), qui selon [Rasmussen \(1991\)](#) aurait peut-être été une plaisanterie plutôt qu'un article sérieux, n'a pas eu de postérité en linguistique historique. Si [Trubetzkoy](#) y suggère que les ressemblances entre langues indo-européennes pourraient être dues à des influences mutuelles plutôt qu'à une parenté, il n'apporte aucun argument concret en faveur de cette hypothèse ni ne montre comment celle-ci pourrait rendre compte des données ou résoudre des problèmes insolubles par la théorie classique de parenté et de divergence. L'essentiel de l'article est en fait un essai de définition de la famille indo-européenne par des critères structurels, tentative erronée comme l'ont amplement démontré [Benveniste \(1966](#) : 99–119) et [Rasmussen \(1991\)](#).

La même critique s'applique à [Demoule](#), qui vante les mérites de modèles prétendument « plus complexes » faisant la part belle aux contacts et aux mélanges de langues, semblant ignorer l'attention accordée par la linguistique historique traditionnelle à ces sujets. Il ne formule néanmoins jamais vraiment d'hypothèse concrète que l'on pourrait discuter et évaluer, sa proposition n'est donc même pas fautive. Malgré ce flou dans l'argumentation, on peut facilement montrer qu'aucune des alternatives suggérées ne saurait remplacer le modèle classique.

Ainsi, [Demoule \(2014](#) : 159–168, 567–591, 2015 ; 2018a) évoque les notions de pidgin, créole, langue mixte et aire linguistique (*Sprachbund*) dans ses suggestions d'alternatives au modèle divergent depuis un ancêtre commun. Malheureusement, il semble qu'une certaine confusion règne chez l'auteur, qui cite les exemples du vietnamien, du yiddish ou de l'anglais, alors que ces langues ne sont ni des créoles ni des langues mixtes. Il s'agit simplement de langues ayant emprunté de nombreux mots, et il est fondamental de bien distinguer ce cas des créoles et des langues mixtes. En effet, si le vietnamien a emprunté de nombreux mots au chinois, son vocabu-

9. « À Vladimir Ivan-Pavlovitch pour des questions, à Nikolai Sergueïevitch pour des réponses. »

laire de base reste austro-asiatique, et on y trouve des reliques de morphologie austro-asiatique (Ferlus 1977 ; Sidwell & Rau 2014). Le yiddish est un exemple encore plus clair : on y trouve un certain nombre d'emprunts à l'hébreu et au slave, mais la majorité de son lexique et sa morphologie dans son ensemble le classent sans ambiguïté parmi les langues germaniques (Kahn 2017). De même l'anglais, malgré ses emprunts nombreux au français et sa simplification morphologique, conserve notamment de la morphologie irrégulière d'origine germanique (Mugglestone 2012). La supposition du caractère « hybride » (Demoule 2014 : 462) et de « pidgin » (Demoule 2014 : 508) du hittite au simple motif de contacts avec les langues voisines relève de la même confusion.

De même, les contacts au sein des aires linguistiques peuvent affecter l'ordre des mots ou les systèmes phonologiques mais épargnent dans leur ensemble le matériel morphologique (déclinaisons, conjugaisons). Le bulgare, le grec, l'albanais et le turc n'ont pas fusionné dans l'aire linguistique des Balkans malgré des siècles de contacts (Joseph 2010). Ils s'agit de langues distinctes, et leur parenté d'origine est toujours aisément identifiable. En effet, ce genre d'influences dues au contact se retrouve à des degrés divers dans l'ensemble des langues du monde.

Les véritables langues mixtes, au sens technique du terme, sont sans commune mesure avec les exemples ci-dessus. On peut citer l'exemple aujourd'hui bien connu du mitchif, une langue mixte mélangeant des noms et une grammaire nominale française avec des verbes et une grammaire verbale algonquienne cri (Bakker 1997) :

- (1) *la žyma: ki-aja:w-erw ǣ pči pulǣ*
 la jument passé-avoir-3SG → 3 un petit poulain
 « La jument eut un petit poulain. » (Bakker 1997 : 87)

Les langues mixtes comparables au mitchif sont toutefois non seulement très rares, mais surtout très différentes l'une de l'autre, et toutes nées dans des circonstances historiques très particulières, au point que l'utilité d'une notion de « langue mixte » est discutable (Versteegh 2017).

Si Demoule s'abstient de formuler une hypothèse claire, on peut interpréter ses allusions comme suggérant un modèle où les langues indo-européennes sont nées par créolisation ou mélange de langues. Mais ce genre d'hypothèse est totalement incompatible avec les faits attestés. Tout d'abord, les créoles se caractérisent par une perte ou une extrême simplification des conjugaisons et déclinaisons de la langue sur laquelle ils sont fondés. On voit mal dans ces conditions comment les systèmes complexes des langues indo-européennes auraient pu se transmettre et se retrouver aujourd'hui dans la plupart des langues. En effet, on peut reconstruire un système commun originel à 8 cas (8 en sanskrit, 7 en hittite, 6 en latin, 5 en grec) pour les noms, avec des alternances complexes dans les voyelles et dans la position de l'accent, et pour les verbes un système encore plus complexe avec un marquage de la personne (1, 2, 3), du nombre (singulier, duel, pluriel), de la voix (active, moyenne), du mode (indicatif, impératif, subjonctif, optatif) et du temps (présent, aoriste, imparfait, parfait). Ce système commun est le mieux conservé en grec ancien et en sanskrit, mais on peut en trouver au moins des vestiges dans la plupart des langues, et l'on y retrouve souvent des irrégularités communes. Les correspondances observées ne peuvent pas s'expliquer par le contact, encore moins le hasard.

Par exemple, les langues indo-européennes ont des formes supplétives pour le pronom personnel de première personne au nominatif et à l'accusatif. Mais dans les créoles, cette alternance

morphologique est nivelée et ramenée à une forme unique (Tableau 2). De même, on peut comparer la conjugaison irrégulière du verbe « être » au présent dans les langues indo-européennes avec la forme unique invariable du créole martiniquais (Tableau 3). Si les langues indo-européennes étaient le fruit d'une créolisation, on ne s'attendrait pas à retrouver ce genre de morphologie irrégulière dans l'ensemble de la famille. Au contraire, ces alternances auraient dû disparaître sans laisser de traces, comme c'est le cas en général dans les créoles.

TAB. 2 : Formes du pronom de première personne

| | nominatif | ≠ | accusatif |
|---------------------|------------------|---|------------------|
| sanskrit | <i>ahám</i> | ≠ | <i>mám</i> |
| grec | <i>egó</i> (ἐγώ) | ≠ | <i>emé</i> (ἐμέ) |
| latin | <i>ego</i> | ≠ | <i>mē</i> |
| gotique | <i>ik</i> | ≠ | <i>mik</i> |
| hittite | <i>ūk</i> | ≠ | <i>ammuk</i> |
| vieux slave | <i>azŭ</i> | ≠ | <i>mę</i> |
| lituanien | <i>àš</i> | ≠ | <i>manė</i> |
| français | <i>je</i> | ≠ | <i>me</i> |
| créole martiniquais | <i>mwen</i> | = | <i>mwen</i> |

TAB. 3 : Conjugaisons du verbe « être »

| | skt. | grec | latin | gotique | v.slave | français | cr.mart. |
|-------|--------------|----------------------|--------------|--------------|--------------|---------------|-----------|
| sg. 1 | <i>ásmi</i> | <i>eimí</i> (εἰμί) | <i>sum</i> | <i>im</i> | <i>jesmĭ</i> | <i>suis</i> | <i>sé</i> |
| 2 | <i>ási</i> | <i>eí</i> (εἶ) | <i>es</i> | <i>is</i> | <i>jesi</i> | <i>es</i> | |
| 3 | <i>ásti</i> | <i>estí</i> (ἐστί) | <i>est</i> | <i>ist</i> | <i>jestŭ</i> | <i>est</i> | |
| pl. 1 | <i>smás</i> | <i>esmén</i> (ἐσμέν) | <i>sumus</i> | <i>sijun</i> | <i>jesmŭ</i> | <i>sommes</i> | |
| 2 | <i>sthá</i> | <i>esté</i> (ἐστέ) | <i>estis</i> | <i>sijup</i> | <i>jeste</i> | <i>êtes</i> | |
| 3 | <i>sánti</i> | <i>eisí</i> (εἰσὶ) | <i>sunt</i> | <i>sind</i> | <i>sotŭ</i> | <i>sont</i> | |

Les langues mixtes sont des phénomènes rares, et il est assez peu probable qu'un véritable mélange de langues se soit produit à répétition dans les langues indo-européennes. En outre, selon ce scénario, on s'attendrait à trouver des langues avec un lexique indo-européen et une morphologie non indo-européenne, ou l'inverse, ainsi que des langues avec une morphologie pour partie indo-européenne et pour partie d'origine autre. Or ce n'est pas ce qu'on observe : dans les langues indo-européennes, les déclinaisons et conjugaisons sont dans leur ensemble indo-européennes, et les particularités de chaque langue s'expliquent en général par des simplifications et des ajouts à partir d'éléments eux-mêmes indo-européens. Par exemple, les conjugaisons du français viennent du latin, et les formes innovantes ne venant pas directement du latin s'expliquent aussi comme étant de nouvelles combinaisons d'éléments latins, comme le futur qui est une ancienne périphrase avec l'infinitif suivi d'un auxiliaire « avoir ». On ne distingue donc pas, à

l'inverse du mitchif ci-dessus, plusieurs systèmes grammaticaux hétérogènes d'origine distinctes dans les langues indo-européennes.

On trouve en outre en indo-européen des racines attestées dans des langues non adjacentes, et même uniquement dans des langues très éloignées et qui n'ont jamais été en contact. Le fait que ces racines suivent les lois phonétiques connues garantit qu'il ne s'agit pas de coïncidences. Par exemple la racine **neh₂-* « craindre, être respectueux » (Rix et al. 2001 : 449) n'est attestée qu'en celtique (v. irl. *nár*) et en anatolien (hitt. *nah(h)-*). On ne retrouve pas cette racine dans les langues situées dans la zone intermédiaire, et il est peu probable que toutes les langues entre l'Europe de l'Ouest celtique et l'Anatolie aient par hasard et de manière indépendante perdu une même racine après que celle-ci s'y soit transmise d'un extrême à l'autre. En bonne logique, on ne saurait donc conclure que de telles racines se sont diffusées dans les langues indo-européennes. Il est difficilement envisageable que l'ensemble des racines indo-européennes communes et de la morphologie nominale et verbale ait voyagé à travers tout le continent, emprunté de proche en proche. C'est là où intervient le modèle de l'arbre, qui prend alors tout son sens : il s'agit de construire un modèle qui minimise le nombre de pertes et d'innovations indépendantes, c'est-à-dire le nombre de coïncidences.

Demoule (2014 : 515) reprend également les comptages de Marcantonio (2009)¹⁰ selon lesquels un tiers des racines verbales reconstruites en indo-européen ne seraient attestées que dans deux groupes, ce qui ne satisferait pas le critère de Meillet qu'une racine doit être attestée dans trois groupes. Le principe de Meillet est un principe de bon sens a priori, mais il n'a pas de base théorique ou empirique solide. Tout dépend de quelle couple de langues il s'agit. En effet, si une racine se retrouve uniquement par exemple en celte et en tokharien, ou en germanique et en anatolien, il est difficile d'imaginer qu'il s'agisse d'une coïncidence ou d'emprunts puisque ces langues n'ont jamais été en contact et que les langues parlées entre les deux régions ne partagent pas ces racines. Au contraire, il faut conclure que dans ce genre de cas la racine originellement commune a été simplement perdue dans la plupart des langues.

L'argument de Demoule contre une unité originelle de l'indo-européen ne saurait de toute façon être appuyée par un scénario de créolisation ou de langue mixte, puisque les créoles comme les langues mixtes sont des langues parlées par des communautés précises, dans un lieu et une époque donnée. S'il y a contact, le contact a forcément lieu à un point donné. Même si des débats existent concernant l'applicabilité du modèle arborescent, les linguistes ne proposent pas que des langues distinctes puissent fusionner de proche en proche comme le semble suggérer Demoule.¹¹ On peut également remarquer que les langues indo-européennes anciennes se ressemblent plus que leurs descendants modernes, ce qui contredit l'hypothèse d'une convergence.

10. Voir les critiques de Yakubovich (2011) à propos de ce travail sur lequel il n'est pas nécessaire de s'étendre.

11. Même les travaux critiques des modèles arborescents comme François (2017) n'ont rien de commun avec la position de Demoule. La proposition de François (2017) est en fait équivalente à un arbre polytomique « en râteau » dont il est impossible de déterminer les sous-groupes intermédiaires (Jacques & List 2018).

5 Interprétations historiques

L'ouvrage de Demoule (2014) est avant tout historiographique, ce qui explique peut-être en partie la vision obsolète, et déformée, qu'il a des études indo-européennes. Pourtant, le manque de rigueur manifeste en linguistique et en statistique se retrouve aussi dans le traitement des faits historiques, comme l'illustre le traitement de l'origine du terme « indo-germanique ». En effet, Demoule met en parallèle le développement des recherches sur l'indo-européen et celui du nationalisme allemand, et il insiste à plusieurs reprises sur l'emploi en allemand du terme *indogermanisch* (« indo-germanique ») pour « indo-européen », qui trahirait selon lui les visées nationalistes inavouées (« désir secret contenu dans ce terme » Demoule 2014 : 88) des études indo-européennes, puisque « il pouvait y avoir identité entre “germain” et “indo-européen”, ce que le terme allemand pour “indo-européen”, *indogermanisch*, sous-entendait inconsciemment depuis toujours » (Demoule 2014 : 88). Or, s'il est tentant d'attribuer l'utilisation de ce terme au chauvinisme allemand, il s'agit là d'une interprétation discutable des faits historiques.

Il est en effet bien établi que le terme *indogermanisch* n'est pas une création allemande, et qu'il n'est pas apparu dans le contexte du nationalisme allemand (Shapiro 1981 ; Koerner 1981 ; Auroux et al. 2000–2006 ; Klein et al. 2017). Le terme « indo-germanique » est une création française et non allemande, et on le trouve pour la première fois en 1810 sous la plume du géographe franco-danois Conrad Malte-Brun (1775–1826), qui évoque « la famille des langues indo-germaniques, qui règnent depuis les bords du Gange jusqu'aux rivages de l'Islande » (Malte-Brun 1810 : 577). Ce terme n'a donc rien à voir avec un quelconque nationalisme, et surtout pas allemand. Il désigne simplement la famille par ses deux extrémités géographiques. Le même genre de caractérisation se retrouve chez Julius Klaproth (1783–1835), qui a sans doute contribué à populariser le terme en allemand.

Sur ce point, il faudrait peut-être prendre le problème à l'envers et rechercher aussi plus précisément les raisons qui ont fait préférer « indo-européen » à « indo-germanique » hors de l'Allemagne. En tout cas, que le nationalisme ait joué un rôle particulier dans la popularité d'« indo-germanique » dans les travaux en allemand reste à démontrer sur la base d'éléments factuels, et il convient de ne pas céder à la tentation des interprétations trop faciles et évidentes.

6 Le modèle steppique

Les erreurs de Demoule (2014) ne se limitent pas à la linguistique, aux mathématiques et à l'historiographie. Le traitement des données archéologiques, qui remet en cause le modèle steppique, contient des imprécisions et des affirmations pouvant induire le lecteur en erreur.

Demoule (2014 : 556) émet des doutes concernant la réalité d'une migration depuis les steppes pontiques jusqu'au nord-ouest de l'Europe. Selon lui, contrairement à la colonisation romaine ou à l'expansion néolithique en Europe, on n'observe « [n]ulle progression, kilomètre par kilomètre de l'intégralité d'une culture matérielle steppique, depuis les rives de la mer noire jusqu'à celles de l'Atlantique et du Gange », à moins de forcer les données. Pourtant, cette migration des steppes vers l'Europe, décrite par Anthony (2007 : 361–368), fait consensus et a été largement confirmée

par des recherches en paléogénétique (Haak et al. 2015 ; Allentoft et al. 2015). L'hypothèse d'une migration des steppes vers l'Inde a également été corroborée par une autre équipe indépendante de spécialistes de l'ADN ancien (Narasimhan et al. 2018). Même l'archéologue Colin Renfrew, pendant longtemps l'opposant principal de l'hypothèse steppique, a récemment accepté la réalité de migrations de populations parlant une ou des langues indo-européennes depuis les steppes pontiques jusqu'au nord-ouest de l'Europe (Renfrew 2017).

Un autre argument contre le modèle steppique porte sur la domestication du cheval (Demoule 2014 : 407–414).¹² Demoule (2014 : 410) affirme que la date de domestication du cheval « paraît en fait beaucoup plus tardive qu'on l'avait affirmé » et serait trop tardive pour correspondre à la date présumée du proto-indo-européen selon la théorie steppique, soit au cours du iv^e millénaire avant notre ère. Il ajoute que « d'autres centres de domestication du cheval peuvent être mis en évidence en Europe en dehors des steppes pontiques » (Demoule 2014 : 410), mais ces assertions reposent sur une documentation datant pour l'essentiel de la fin du xx^e siècle. Il est désormais généralement admis que les chevaux du site de Botai, datant de vers -3500 dans la steppe du nord Kazakhstan, un peu à l'est de la partie la plus orientale de la steppe pontique-caspienne, sont les plus anciens chevaux domestiqués connus. Ces chevaux étaient équipés de harnais et peut-être montés, et le lait des juments était recueilli (Outram et al. 2009), ce qui implique un niveau de domestication avancé.

Des travaux récents en génétique ont fait avancer nos connaissances sur la domestication du cheval. Comparant le chromosome Y (hérité en ligne paternelle) de huit chevaux sauvages anciens et de 52 chevaux domestiqués modernes issus des principales régions du monde, Lippold et al. (2011) ont mis en évidence une diversité génétique extrêmement réduite chez les chevaux domestiqués par rapport aux chevaux sauvages. En même temps, la diversité génétique de l'ADN mitochondrial (hérité maternellement) est élevée chez les chevaux domestiqués (Jansen et al. 2002). Selon ces chercheurs, la technique de domestication des chevaux n'a été mise au point qu'une fois. Par la suite, elle s'est répandue, « possibly with a concomitant spread of horses themselves », en incorporant de façon répétée (au moins 77 fois) des juments sauvages. C'est cet apport génétique des juments sauvages qui confère aux populations locales de chevaux domestiqués des caractéristiques proches de celles des chevaux sauvages de la même région. De fait, seule une domestication unique d'un petit groupe de chevaux dont les mâles étaient apparentés entre eux, suivie de l'incorporation répétée de juments sauvages, est à même d'expliquer la différence de diversité entre le chromosome Y et l'ADN mitochondrial des chevaux. L'hypothèse d'une domestication unique, antérieure aux chevaux de Botai et aux chevaux domestiqués modernes, est confirmée par Gaunitz et al. (2018).

Le cheval a donc été domestiqué une seule fois, dans les steppes d'Eurasie, et à une date antérieure à -3500. Le mot « cheval » est reconstitué en proto-indo-européen (**h₁ékwo-*, Mallory & Adams 2006 : 139 ; Wodtko et al. 2008 : 230–231 ; Garnier 2015), et un lien clair existe donc entre un animal domestiqué (le cheval), une localisation (les steppes) et une langue (le proto-indo-européen).

12. Les erreurs linguistiques concernant le cheval sont également nombreuses mais ont déjà été mentionnées et corrigées par Garnier (2015).

7 Conclusion

En dépit d'une vaste bibliographie, l'ouvrage de [Demoule \(2014\)](#) est mal informé. Cela est vrai pour la linguistique, puisque la majorité des travaux contemporains de renommée internationale n'y sont même pas mentionnés, les références de l'auteur semblant largement ignorer les travaux majeurs postérieurs à Meillet et Benveniste. L'hypertrophie manifeste des références aux travaux du XIX^e et de la première moitié du XX^e donne une image complètement déformée de la discipline, ce qu'aggravent les erreurs flagrantes de compréhension des principes élémentaires de la linguistique et leur présentation biaisée. L'histoire de la discipline et des idées, bien qu'elle occupe une bonne partie de l'ouvrage, est également présentée de manière orientée et inexacte. Même concernant l'archéologie, les résultats des recherches sur la domestication du cheval publiés après 2000 sont mal maîtrisés.

Il est clair que la tentative de [Demoule](#) de remettre en question la réalité de l'indo-européen et des Indo-Européens est un échec grevé d'innombrables erreurs dans les données comme dans leur interprétation et de méprises conceptuelles. L'existence d'une famille de langues indo-européennes ayant divergé d'un ancêtre commun parlé par un peuple vers le IV^e millénaire avant notre ère dans les steppes pontiques reste à ce jour le seul modèle plausible permettant d'expliquer l'ensemble des faits.

La récupération et le détournement idéologiques des études indo-européennes ont déjà été abondamment traitées dans la littérature historiographique, y compris sur la linguistique ([Hutton 1999](#)), et leur dénonciation dans l'ouvrage de [Demoule](#) reste certes louable dans son intention. On regrette néanmoins, outre les erreurs qui pourraient rendre cette tentative contre-productive, que cette dénonciation passe par la volonté de minimiser, voire de discréditer, les nombreuses contributions scientifiques des indo-européanistes. [Demoule](#) rappelle à juste titre dans son ouvrage le devoir de prudence et de vigilance des scientifiques, il aurait donc été appréciable qu'il appliquât consciencieusement lui-même ces principes afin de prévenir les amalgames pouvant jeter l'opprobre sur toute un domaine de recherches. Le devoir du scientifique est aussi un devoir de vérité.

Si ces attaques resteront sans doute sans effet dans le développement des recherches à l'international, leur réception enthousiaste en France par de nombreux non-spécialistes et par le grand public laisse malheureusement présager des dommages regrettables aux études indo-européennes, voire à la linguistique historique et comparative toute entière en France. L'entreprise de déconstruction de [Demoule](#) va non seulement à rebours dans le temps en avançant des conceptions qui sont obsolètes depuis longtemps déjà, mais également à contre-courant des collaborations très fructueuses entre linguistes, archéologues et paléogénéticiens, qui fleurissent récemment un peu partout.

Abstract

The commercially successful book by archaeologist Jean-Paul Demoule *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident* (Seuil, 2014) casts doubt on the existence of an ancestral language of the Indo-European family on the ground of criticisms directed at Indo-European linguistics, and at historical linguistics in general. We show here that these criticisms are based on a biased documentation, and that they contain numerous errors and misinterpretations, of which we present a selection. We examine the potential alternatives to the idea of an ancestral language: pidginization, creolization, interactions within a *Sprachbund*, formation of mixed languages through prolonged mutual contact, and show that all fail to account for the verbal, nominal and pronominal inflections common to the various branches of the family. Finally, we reject the equation between Indo-European linguistics and racist ideologies. We reaffirm the scientific and non-ideological nature of Indo-European historical linguistics.

Zusammenfassung

Das kommerziell überaus erfolgreiche Buch des Archäologen Jean-Paul Demoule *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident* (Seuil, 2014) stellt, basierend auf Kritik an der indogermanischen Sprachwissenschaft im Speziellen und der historischen Sprachwissenschaft im Allgemeinen, die Existenz einer indogermanischen Ursprache in Frage. Wir zeigen hier, dass diese Kritik auf einer einseitigen Dokumentation beruht und eine Vielzahl von Fehlern und Fehlinterpretationen enthält, von denen wir eine Auswahl präsentieren. Wir untersuchen dabei die möglichen Alternativen zu einer gemeinsamen Vorgängersprache - Pidginisierung, Kreolisierung, Interaktionen innerhalb eines Sprachbundes, Bildung von Mischsprachen durch längeren wechselseitigen Kontakt - und zeigen, dass all diese Erklärungsversuche die Verbal-, Nominal- und Pronominalflexionen, die den verschiedenen Zweigen der Familie gemeinsam sind, nicht berücksichtigen. Zu guter Letzt weisen wir die Gleichsetzung von indogermanischer Sprachwissenschaft und rassistischen Ideologien ab. Wir unterstreichen den wissenschaftlichen und nicht ideologischen Charakter der indogermanistischen historischen Sprachforschung.

Références

- Afanas'ev, Petr S. & Xaritonov, Luka N. 1968. *Russko-Jakutskij slovar'*. Moscou : Sovetskaja Ènciklopedija.
- Allentoft, Morten E. et al. 2015. Population genomics of Bronze Age Eurasia. *Nature* 522(7555). 167–172. <https://doi.org/10.1038/nature14507>.
- Anthony, David W. 2007. *The horse, the wheel, and language : How bronze-age riders from the Eurasian steppes shaped the modern world*. Princeton : Princeton University Press.
- Auroux, Sylvain & Koerner, E. F. K. & Nederehe, Hans-Josef & Versteegh, Kees (éds.). 2000–2006. *History of the language sciences : An international handbook on the evolution of the study of language from the beginnings to the present*. 3 vols. Berlin : De Gruyter.
- Bakker, Peter. 1997. *A language of our own : The genesis of Michif, the mixed Cree-French language of the Canadian Métis*. Oxford : Oxford University Press.
- Benveniste, Émile. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Vol. 1. Paris : Gallimard.
- Bernal, Martin. 1987–2006. *Black Athena : The Afroasiatic roots of classical civilization*. 3 vols. New Brunswick : Rutgers University Press.
- Bird, Norman. 1982. *The distribution of Indo-European root morphemes : A checklist for philologists*. Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- Blouet, Vincent. 2016. Mais où sont passés les Indo-Européens ? *La revue du projet*. 5 mars 2016. <https://blogs.mediapart.fr/edition/la-revue-du-projet/article/170516/mais-ou-sont-passes-les-indo-europeens-vincent-blouet>.
- Demoule, Jean-Paul. 1980. Les Indo-Européens ont-ils existé ? *L'Histoire* 28. 108–120.
- Demoule, Jean-Paul. 1991. Réalité des Indo-Européens : Les diverses apories du modèle arborescent. *Revue de l'histoire des religions* 208(2). 169–202. <https://doi.org/10.3406/rhr.1991.1680>.
- Demoule, Jean-Paul. 1992. Les Indo-Européens, l'archéologie et le modèle arborescent-centrifuge. *Topoi* 2(1). 80–87. <https://doi.org/10.3406/topoi.1992.1338>.
- Demoule, Jean-Paul. 1998. Les Indo-Européens, un mythe sur mesure. *La Recherche* 29(308). 40–47.
- Demoule, Jean-Paul. 1999. Destin et usages des Indo-Européens. *Mauvais Temps* 5. 63–74. <http://www.anti-rev.org/textes/Demoule99a>.
- Demoule, Jean-Paul. 2014. *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*. Paris : Seuil.
- Demoule, Jean-Paul. 2015. L'arbre généalogique est un modèle inadéquat pour l'évolution des langues. (Entretien). *Le Journal de l'UNIGE* 108. 3. https://www.unige.ch/lejournal/files/6414/8941/7332/journal108_journal_web.pdf.
- Demoule, Jean-Paul. 2016. The canonical Indo-European model and its underlying assumptions. In Pozdniakov, Konstantin (éd.), *Comparatisme et reconstruction : Tendances actuelles*, 165–175. Berne : Peter Lang.
- Demoule, Jean-Paul. 2018a. Indo-Européens (archéologie). In *Encyclopædia Universalis*. <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/indo-europeens>.
- Demoule, Jean-Paul. 2018b. *Mein Kampf* et les Indo-Européens. *Revue d'Histoire de la Shoah* 208(1). 111–130. <https://www.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah-2018-1-page-111.htm>.

- Droit, Roger-Paul. 2014. Indo-Européens : Par ici la sortie. *Le Monde*. 3 décembre 2014. https://www.lemonde.fr/livres/article/2014/12/03/indo-europeens-par-ici-la-sortie_4533694_3260.html.
- Eribon, Didier. 1992. *Faut-il brûler Dumézil ? Mythologie, science et politique*. Paris : Flammarion.
- Ferlus, Michel. 1977. L'infixe instrumental *rn* en khamou et sa trace en vietnamien. *Cahiers de Linguistique Asie orientale* 2(1). 51–55. <https://doi.org/10.3406/clao.1977.1027>.
- Fortson, Benjamin W. IV. 2009. *Indo-European language and culture : An introduction*. 2^e edn. Chichester : Wiley-Blackwell.
- François, Alexandre. 2017. Méthode comparative et chaînages linguistiques : Pour un modèle diffusionniste en généalogie des langues. In Léonard, Jean Léo (éd.), *Diffusion : Implantation, affinités, convergence*, 43–82. Louvain : Peeters.
- Garnier, Romain. 2015. Compte-rendu de Demoule, Jean-Paul, 2014, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris : Seuil. *Wékwos* 2. 279–283. https://www.academia.edu/36198316/Review_of_J.P._Demoule_Mais_ou_sont_passes_les_Indo-Europeens_Paris_Seuil_2014_.
- Garnier, Romain & Sagart, Laurent & Sagot, Benoît. 2017. Milk and the Indo-Europeans. In Robbeets, Martine & Saveljev, Alexander (éds.), *Language dispersal beyond farming*, 291–311. Amsterdam : John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/z.215.13gar>.
- Gaunitz, Charleen et al. 2018. Ancient genomes revisit the ancestry of domestic and Przewalski's horses. *Science* 360(6384). 111–114. <https://doi.org/10.1126/science.aao3297>.
- Greenberg, Joseph H. 1987. *Language in the Americas*. Stanford : Stanford University Press.
- Haak, Wolfgang et al. 2015. Massive migration from the steppe was a source for Indo-European languages in Europe. *Nature* 522(7555). 207–211. <https://doi.org/10.1038/nature14317>.
- Hutton, Christopher M. 1999. *Linguistics and the Third Reich : Mother-tongue fascism, race and the science of language*. Londres : Routledge.
- Jacques, Guillaume & List, Johann-Mattis. 2018. Save the trees : Why we need tree models in linguistic reconstruction (and when we should apply them). *Journal of Historical Linguistics*. https://www.academia.edu/30053026/Save_the_Trees_Why_we_need_tree_models_in_linguistic_reconstruction (sous presse).
- Jakobson, Roman. 1958. Typological studies and their contribution to historical comparative linguistics. Réédité dans Jakobson, Roman, 2002, *Selected writings*, vol. 1 : *Phonological studies*, avec une introd. de Waugh, Linda & Monville-Burston, Monique, 3^e edn., 523–532, Berlin : Mouton de Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110892499.523>.
- Jansen, Thomas et al. 2002. Mitochondrial DNA and the origins of the domestic horse. *Proceedings of the National Academy of Sciences* 99(16). 10905–10910. <https://doi.org/10.1073/pnas.152330099>.
- Jasanoff, Jay H. & Nussbaum, Alan. 1996. Word games : The linguistic evidence in *Black Athena*. In Lefkowitz, Mary R. & Rogers, Guy MacLean (éds.), *Black Athena revisited*, 177–205. Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- Jeanneney, Jean-Noël. 2015. Les Indo-Européens : Réalité éclairante ou mythe dangereux. *France Culture : Concordance des temps*. 2 décembre 2015. <https://www.franceculture.fr/emissions/concordance-des-temps/les-indo-europeens-realite-eclairante-ou-mythe-dangereux>.

- Joseph, Brian D. 2010. Language contact in the Balkans. In Hickey, Raymond (éd.), *The handbook of language contact*, 618–633. Malden : Wiley-Blackwell. <https://doi.org/10.1002/9781444318159.ch30>.
- Kahn, Lily. 2017. Yiddish. In Kahn, Lily & Rubin, Aaron D. (éds.), *Handbook of Jewish languages*, 642–748. Leyde : Brill. https://doi.org/10.1163/9789004359543_025.
- Klein, Jared & Joseph, Brian & Fritz, Matthias (éds.). 2017. *Handbook of comparative and historical Indo-European linguistics*. Vol. 1. Berlin : De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110261288>.
- Koerner, Konrad. 1981. Observations on the sources, transmission, and meaning of 'Indo-European' and related terms in the development of linguistics. *Indogermanische Forschungen* 86. 1–29. <https://doi.org/10.1515/9783110243284.1>.
- Kümmel, Martin. 2015. The role of typology in historical phonology. In Honeybone, Patrick & Salmons, Joseph (éds.), *The Oxford handbook of historical phonology*. Oxford : Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199232819.013.012>.
- Lefkowitz, Mary. 2008. *History lesson : A race odyssey*. New Haven : Yale University Press.
- Lefkowitz, Mary R. & Rogers, Guy MacLean (éds.). 1996. *Black Athena revisited*. Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- Lippold, Sebastian et al. 2011. Discovery of lost diversity of paternal horse lineages using ancient DNA. *Nature Communications* 2(1). 450. <https://doi.org/10.1038/ncomms1447>.
- Maddieson, Ian. 2013a. Vowel quality inventories. Dryer, Matthew S. & Haspelmath, Martin (éds.). Leipzig : Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology. <http://wals.info/chapter/2>.
- Maddieson, Ian. 2013b. Consonant inventories. Dryer, Matthew S. & Haspelmath, Martin (éds.). Leipzig : Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology. <http://wals.info/chapter/1>.
- Mallory, James P. & Adams, Douglas Q. 1997. *Encyclopedia of Indo-European culture*. Londres : Fitzroy Dearborn.
- Mallory, James P. & Adams, Douglas Q. 2006. *The Oxford introduction to Proto-Indo-European and the Proto-Indo-European world*. Oxford : Oxford University Press.
- Malte-Brun, Conrad. 1810. *Précis de la géographie universelle, ou description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe*. Vol. 2 : *Théorie générale de la géographie*. Paris : Fr. Buisson. <https://books.google.fr/books?id=rgixYPT8S04C>.
- Marcantonio, Angela. 2009. Evidence that most Indo-European lexical reconstructions are artefacts of the linguistic method of analysis. In Marcantonio, Angela (éd.), *The Indo-European language family : Questions about its status*, 1–46. Washington DC : Institute of Man.
- Meier-Brügger, Michael. 2010. *Indogermanische Sprachwissenschaft*. 9^e edn. Berlin : De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110251449>.
- Meillet, Antoine. 1903. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris : Hachette. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k432937j>.
- Mugglestone, Lynda (éd.). 2012. *The Oxford history of English*. Edn. mise à jour. Oxford : Oxford University Press.
- Narasimhan, Vagheesh M. et al. 2018. The genomic formation of South and Central Asia. *bioRxiv*. <https://doi.org/10.1101/292581>.
- Orel, Vladimir. 1998. *Albanian etymological dictionary*. Leyde : Brill.

- Outram, Alan K. et al. 2009. The earliest horse harnessing and milking. *Science* 323(5919). 1332–1335. <https://doi.org/10.1126/science.1168594>.
- Pinalie, Pierre & Bernabé, Jean. 1999. *Grammaire du créole martiniquais en 50 leçons*. Paris : L'Harmattan.
- Pokorny, Julius. 1959–1969. *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. 2 vols. Berne : Francke.
- Rasmussen, Jens Elmegård. 1991. Trubetzkoy's thoughts about Indo-European : A myth come to fashion. Réédité dans Rasmussen, Jens Elmegård, 1999, *Selected papers on Indo-European linguistics : With a section on comparative Eskimo linguistics*, vol. 1, 459–468, Copenhagen : Museum Tusulanum Press.
- Renfrew, Colin. 2017. Marija Redivia : DNA and Indo-European origins. (Présentation à *The Oriental Institute lecture series : Marija Gimbutas memorial lecture*, Chicago. 8 novembre 2017). <https://www.youtube.com/watch?v=pmv3J55bdZc>.
- Rix, Helmut & Kümmel, Martin & Zehnder, Thomas & Lipp, Reiner & Schirmer, Brigitte. 2001. *Lexikon der indogermanischen Verben : Die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen*. 2^e edn. Wiesbaden : Reichert.
- Shapiro, Fred R. 1981. On the origin of the term 'Indo-Germanic'. *Historiographia Linguistica* 8(1). 165–170. <https://doi.org/10.1075/hl.8.1.18sha>.
- Sidwell, Paul & Rau, Felix. 2014. Austroasiatic comparative-historical reconstruction : An overview. In Jenny, Mathias & Sidwell, Paul (éds.), *The handbook of Austro-Asiatic languages*, vol. 1, 2 vols., 221–363. Leyde : Brill. https://doi.org/10.1163/9789004283572_005.
- Trubetzkoy, Nikolai S. 1939. Gedanken über das Indogermanenproblem. *Acta Linguistica* 1(1). 81–89. <https://doi.org/10.1080/03740463.1939.10410851>.
- Ulmi, Nic. 2015. Indo-Européens, le peuple introuvable qui hante les fantasmes racistes. (Entretien avec Jean-Paul Demoule). *Le Temps*. 12 octobre 2015. <https://www.letemps.ch/sciences/indoeuropeens-peuple-introuvable-hante-fantasmes-racistes>.
- Versteegh, Kees. 2017. The myth of the mixed languages. In Saade, Benjamin & Tosco, Mauro (éds.), *Advances in Maltese linguistics*, 217–238. Berlin : De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110565744-011>.
- Wodtko, Dagmar S. & Irslinger, Britta & Schneider, Carolin. 2008. *Nomina im indogermanischen Lexikon*. Heidelberg : Universitätsverlag Winter.
- Yakubovich, Ilya S. 2011. Compte-rendu de Marcantonio, Angela (éd.), 2009, *The Indo-European language family : Questions about its status*, Washington DC : Institute of Man. *Journal of Language Relationship* 6. 227–233. <http://www.jolr.ru/index.php?article=74>.